



LES HOMMES DANS LA FORÊT

La pétrolette a fait défiler devant nous des kilomètres de palétuviers et de palmes enchevêtrées, des lieux de papynus, puis des berges herbeuses dominées de fromagers — les halises de l'Ogooué.

Merci ! petit moteur, d'avoir si gentiment ronronné.

Enfin ! quelques pirogues, à moitié tirées sur du sable gris, une fumée bleue qui monte derrière un bouquet de bananiers, et, devant l'écran de plus hautes frondaisons... de la terre ferme et des hommes.

Mais c'est plus loin que nous allons, dans la région où le bateau s'arrêtera au pied de la forêt. Dans ma hâte, peut-être résisterai-je au désir de m'étirer un peu au bord du fleuve ?...

Je sais que le petit équipage trouverait une ou mille raisons d'aller compléter, à terre, les

renseignements que, déjà, le pilote avait confiés à l'eau en quelques syllabes monocordes. J'accorde un quart d'heure, sans illusions, pour le troc de je ne sais quoi contre des bâtons de manioc et d'énormes bananes qu'il faut évidemment cuire.

Je n'avais pas minuté notre parcours, mais je savais ma pinasse en bon état.

Et si l'équipage ne comprend pas très bien l'intérêt que j'ai d'arriver ce soir au lieu de demain, il a tout de même admis qu'il existait, « manière de blanc », et que c'était le Tangani Wanga (1) le patron.

Comme j'ai compris que, sans mon équipage, j'arriverais peut-être — mais dans quel état ? — mieux valait inclure dans notre horaire les confidences du pilote Essongué au pêcheur Eshira — qui est sûrement son petit frère — et qui, en retour, nous parlera du bateau qui nous précède, ou du radeau de bois non identifié tout à l'heure.

Ce vieil Essongué... il était avec moi quand, arrivant sur le bord du lac, je lui montrai le coteau où j'installerais ma case. Le soir même j'étais sous un toit de feuilles que les mains industrieuses de sa petite équipe avaient dressé sur le premier débroussement.

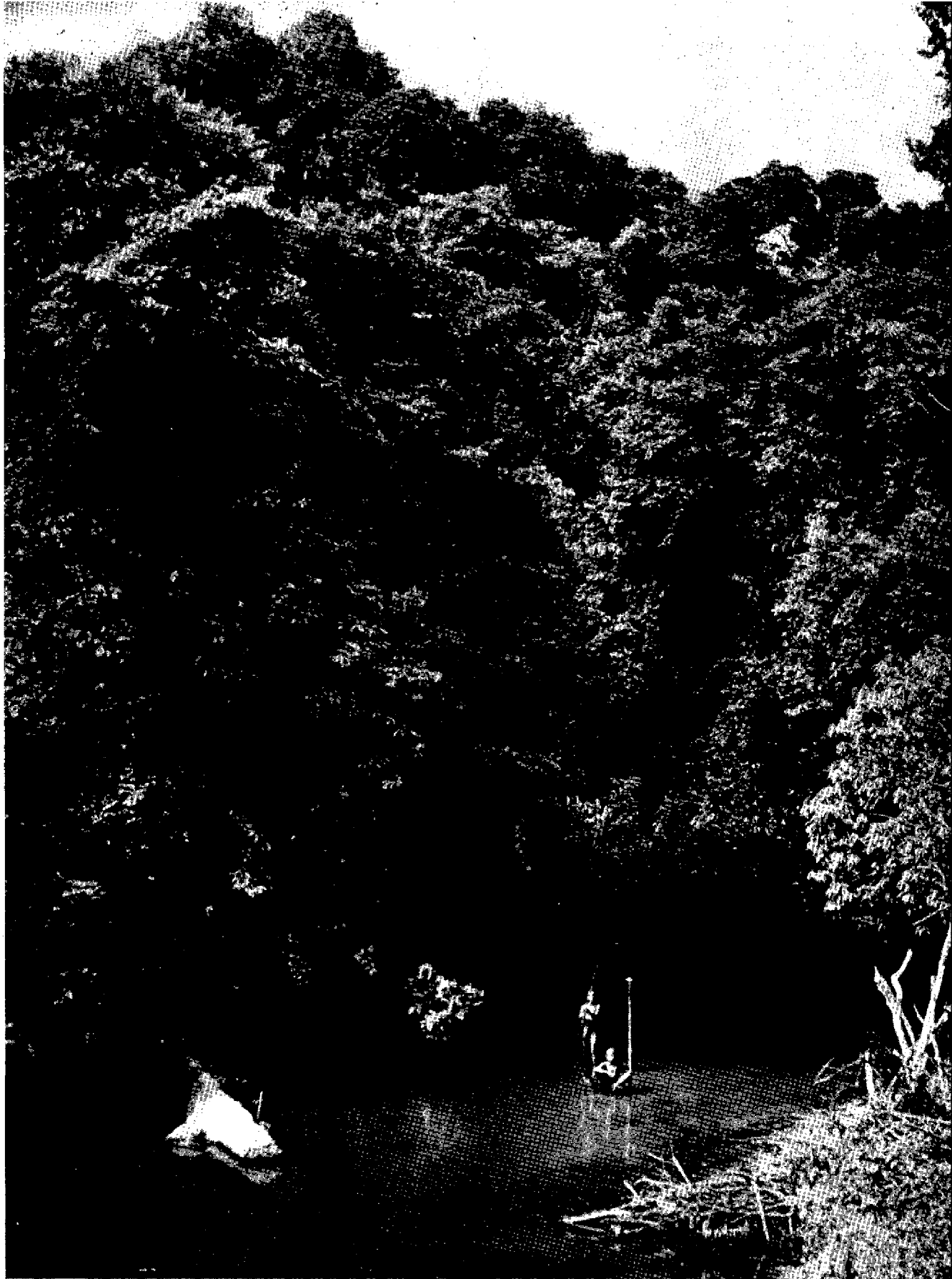
Un peu plus tard, il eut aussi sa case, bois et tôle, et ce jour-là, lui vint la « grande révélation ».

Il avait cessé d'être un « sauvage la brousse » ; et je dus ensuite lui faire comprendre qu'un quart d'heure, dans une escale, c'était bien juste pour des Eshiras (2) ou des Badoumas (2). Il comprit aussi qu'un chef coupeur put être un Pahouin (2) et le magasinier un Pongwè (2).

Mais ce qui troubla ce concert fut ma brus-

(1) Grand Blanc.

(2) Races du Fernand-Vaz et de d'Ogooué.



MARIGOT DANS LA FORET

(Photo P. Ichac).

que rentrée : Après l'accès bilieux, conséquence d'un séjour trop ardent, où je trouvais normal d'être toujours le premier et le dernier au travail, où les conserves suppléèrent trop souvent aux défaillances du jardin qui, lui, se refusait à remplir les promesses du grainetier français, je me rendais aux raisons du docteur : « Rien de grave, manque d'expérience, mais allez vous refaire tout de suite dans la montagne et dans la neige. Vous y laisserez votre filaire et vous y respirerez à fond. A bientôt ! ».

Cette retraite involontaire, pis que celle du congé parce qu'imprévue, m'obligeait à confier à un agent la gestion des chantiers.

J'annonçai ma décision. Aucun ne doutait de la nécessité pour moi de partir. C'était trop visible. J'avais d'ailleurs souvent laissé à cet agent la gestion de la concession pendant des absences plus ou moins longues.

Cette fois, leur air grave, le fait qu'ils restèrent muets m'incitèrent à savoir la raison de leur attitude.

Je connaissais leur manière d'afficher un indéfectible attachement pour leur seul patron, de lui demander de revenir bien vite... Pourquoi ce silence ?

Je voulais seul, faire un dernier tour aux campements.

Je fus repéré avant mon arrivée et Easongué, le coupeur et le magasinier venant à ma rencontre, « à la manière blanc », se mirent à mes côtés. Nous restâmes silencieux jusqu'au moment où pénétrant dans le village pahouin, le chef coupeur, d'un geste, m'invita sous sa véranda : « Viens, les enfants voudraient te saluer ».

Cependant que le père approchait le « Morris », dernier cri du confort, les trois garçonnetts, un bout de pagne autour des reins, me tendaient la main et s'accroupissaient à mes pieds. Sa femme, discrètement, partait au marigot, sur un « m'Bolo » traîné entre deux vigoureuses salivations.

« Patron, nous, c'est triste, parce que toi partir. Toi connaître bien nous, toi gueuler pas trop manœuvres, toi gueuler pas après machine et la machine y marcher bien et manœuvre y marcher bien. Toi connaître quand le z'homme il est fatigué, toi connaître faire chanter pour le z'homme y a courrir, et le z'homme content quand même parce que rigoler et son ventre il est plein. Petit blanc c'est gueuler trop. Nous pas comprendre, lui pas comprendre. Son femme y gâter tout quand

toi partir. Y venir grand la case, y goûter péritif, y bouffer grand la case, y dormir grand la case, y commander nous parce que petit blanc pas connaître parler comme nous.

« Y a beaucoup malades, pour le jardin la femme, beaucoup malades pour pirogue la femme.

« C'est trop pagaïe. Nous, c'est trop ennuyer pour sortir les billes même chose quand tu es là, ou si on sait tu peux venir. Dimanche, y a pas moyen palabre, y a pas moyen régler question la femme... »

— Mes amis, leur répondis-je, je vais « faire médicament » en France. Pas longtemps. Mais le Blanc saura parler comme il faut au Commandant, il est jeune, il a bon cœur et il apprendra à vous connaître. Tout ce que je veux, c'est écrit sur le papier. Je compte sur vous pour lui faire comprendre ce que je n'ai pas écrit qui est dans votre cœur et pourquoi les hommes rient dans les campements et chantent au chantier.

J'ai gardé pour moi mes craintes, mais leur sentiment ne les avait pas trompés.

Il y a plus de vingt ans de cela, vingt années passées entre les tropiques, du Sahara à la Forêt pluvieuse, coupées de travaux dans les montagnes enneigées ou dans la campagne française, pour finir par un séjour en Afrique noire que la guerre prolongea pendant six ans.

— L'Afrique conserve, me dit-on.

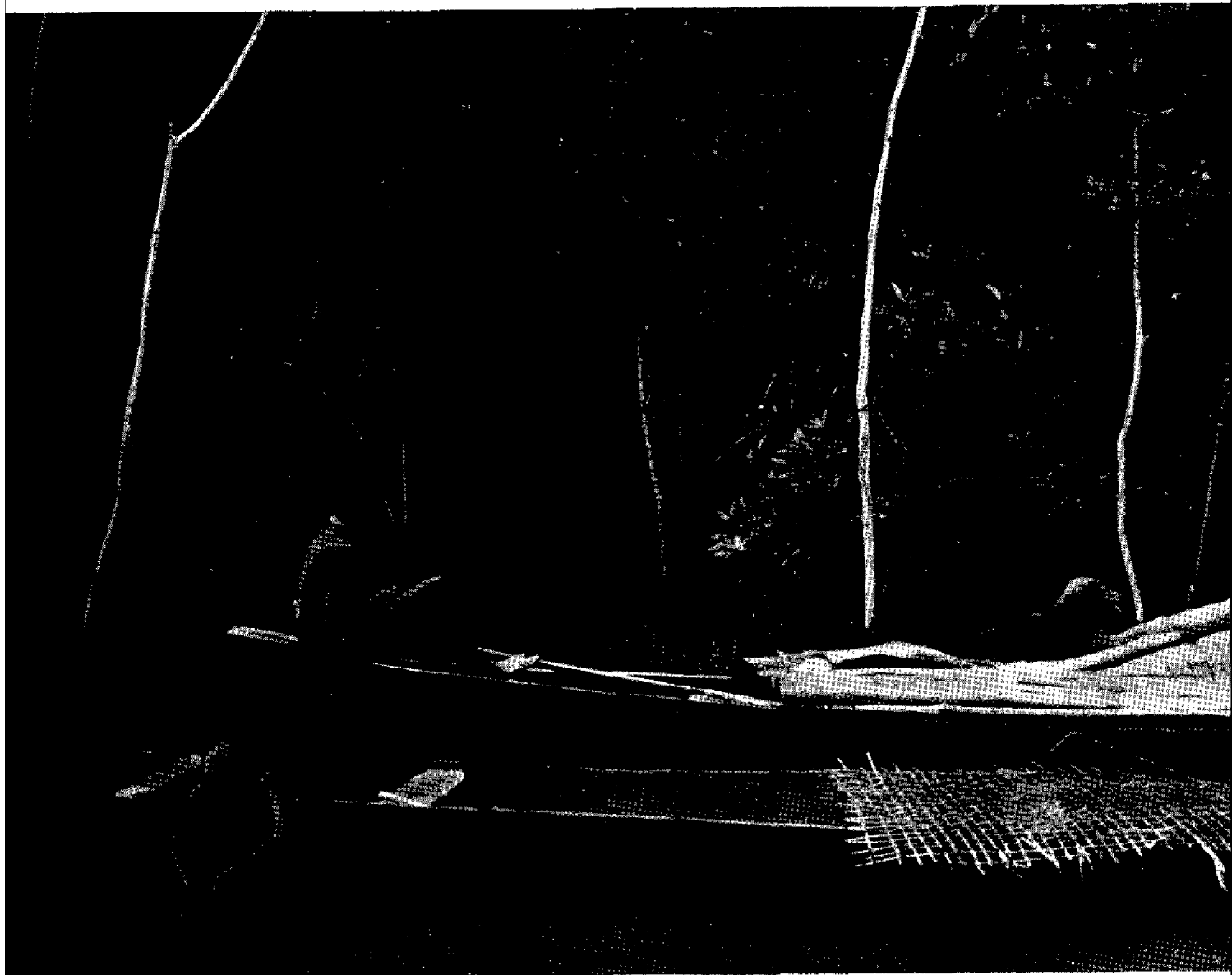
— Oui, parce qu'elle m'a surtout donné l'occasion d'une vie plus saine que la monotonie de vos occupations sédentaires ; parce qu'ayant reconnu les embûches, j'ai pu les éviter.

— Oui, parce que cette vie convenait à mon tempérament et à mon caractère.

— Oui, parce que j'ai ressenti, au contact des populations si neuves et si vieilles à la fois, le même attrait et le même respect devant la grande forêt, avec le même atavisme de forestier et de paysan.

— Oui, parce que je me suis fait à l'idée que, d'une coupe à l'autre, il y a le temps d'une génération, et parce que je sais que le fils du bûcheron que j'ai formé inclinera sur le tronc le deuxième coup de sa première hache, et qu'il ne l'abattra pas sur un baliveau de belle venue.

— Oui, parce que l'intérêt, renouvelé par un champ d'action illimité, maintient, au-delà des années, un enthousiasme juvénile.



PIROGUES ET PALETUVIERS

(Photo P. Ichac).



Ci-contre : *L'Ogooué à Lambaré* (Photo D. Godard). — Ci-dessous : *Palétuviers* (Photo D. Godard).



La zone tropicale n'a pas eu les mêmes grâces pour tous mes premiers compagnons de traversée.

Sur le bateau, nous devisions entre néophytes et trois sur quatre, dont j'étais, songeaient à l'aventure, celle qui jalonnait d'une étape une vie qu'ils voulaient corsée. Le quatrième allait là-bas faire sa pelote... Je n'ai jamais revu qu'un des trois aventuriers et, dans un tel état que je suis passé sans vouloir le reconnaître...

Avions-nous les qualités de l'aventurier ?

Le vent du large, peut-être aussi la température, faisaient bouillir notre jeune sang. Nous nous sentions invincibles. Mais, sitôt que j'eus respiré l'odeur de la forêt, je me trouvai chez moi, le vrai chez moi, celui que mes rêves avaient créé... et j'eus la chance, sous les yeux rajeunis d'un vieux Gahonnais, de pouvoir dépenser librement au travail tout ce qui exultait en moi.

Tout de suite, en contact avec des noirs de l'Ogooué, j'ai reconnu chez eux — comme ils l'ont vite reconnu chez moi — les hommes des bois, de ceux pour qui la forêt livre ses secrets parce qu'ils la sentent vivre.

Cette communion me fit entrer dans leurs coutumes, celles que réglait l'ambiance de la forêt, et que, par dessus les réticences, souvent involontaires, je pus déceler parce que j'en saisisais les raisons.

Et mon aventure faillit finir là, à l'ombre de la grande forêt, au milieu de ces hommes qui avidement prenaient mes façons d'agir autant qu'ils m'enseignaient, dans une paix où les obligations sociales et les nécessités commerciales, se liquidaient en vitesse, comme l'inévitable impôt.

*

C'est qu'il est prenant ce rôle d'éducateur et il n'est efficace que si les résultats en font la preuve.

Pourquoi faut-il que notre carcasse de blanc ne supporte pas ce climat et nous oblige aux ruptures des retours en congé, volontaires ou non ?

Manquons-nous de résistance ?

L'avons-nous mal mesurée ? ou mal employée ?

Nous serions portés à le croire après les séjours imposés par les hostilités.

Qu'ont fait ceux qui ont « tenu » et ceux qui ont « glissé » ?

Tout Blanc subit en arrivant ce qu'on ap-

pelle l'acclimatement, ensuite... il tient... ou ne tient pas.

Elle est loin, la mortalité de 14 % par an qui peupla le cimetière de Libreville de jeunes militaires qui n'étaient pas, cependant, soumis à un travail écrasant.

Aujourd'hui, rares sont les accidents.

Rares sont aussi les jeunes qui viennent de leur propre chef et ceux qui les envoient là-bas courent trop de risques financiers pour ne pas chercher à éviter ces embûches.

C'est un problème de sélection :

Ce furent les recommandations, puis références et visite médicale.

Ensuite : références, examen technique et visite médicale.

Bientôt : hérédité, connaissances, examen psycho-technique, spécialisation physiologique, morphologique, voire histologique.

Je dis : « bientôt ».

La sélection physique et technique s'est imposée à l'embauche. L'expérience vécue a fixé la règle de vie... approximativement et à travers celui qui la prenait. Mais si les savants se sont penchés sur les problèmes de la vie matérielle, ils n'ont pas encore conclu et seul le temps peut confirmer les doctrines.

Et, si l'homme physique blanc qui tiendra peut être décelé, il nous faut aussi choisir l'homme moral, l'éducateur, le tuteur qui sait aller à la rencontre de l'autochtone et lui faire faire un pas vers lui.

*

— On ne vous a pas attendu pour commencer, me dira-t-on.

— J'ai eu l'occasion, dans tous les coins d'Afrique, de voir ce que les Missions et l'Administration ont déjà réalisé. J'ai mesuré aussi ce que la dispersion démographique et les faibles densités ont accumulé comme obstacles, en divisant et amenuisant des moyens déjà restreints quant à l'espace, énormes rapportés à l'individu.

J'ai vu aussi la direction donnée à cette éducation qui fut surtout une instruction de l'homme.

Je sais que tout est à recommencer ; car, en éduquant l'homme, on n'a travaillé que pour sa seule personne, alors qu'en éduquant la femme, on aurait éduqué la famille, source de vie. On a fait des plumitifs, voire des avocats et des médecins. On a utilisé l'ambition, le goût de la dialectique qu'un idiome, pauvre en mots, développe avec la nécessité de parler par images pour expliquer l'abstrait,

et aussi, on les a recrutés dans la famille des chefs ethniques, de ceux qui commandent mais ne travaillent pas.

Mais le noir vit toujours de manioc et d'igname — ça fait le gros ventre. Sa femme ou ses femmes — des âmes comme les autres — continuent à perdre, par leur absence de responsabilité, leur faculté de raisonnement. Le nourrisson est toujours sujet à la sélection naturelle.

L'enfant, garçon ou fille, restera autour de la case ou jouera dans la pirogue échouée, parce que l'école est trop loin.

Voilà située une masse de problèmes.

Déjà les enseignements expérimentaux de cinquante ans de présence — cent ans chez les missionnaires, avec six évêques seulement — s'entassent !

Les femmes françaises viennent maintenant nombreuses et veillent à ce que la case soit avenante et la table alléchante. Beaucoup ont leurs enfants.

Cette vie familiale a généralement favorisé l'homme, le travailleur, au point que, si les chiffres le prouvent mal, la santé et le rendement paient largement les frais engagés, sauf si femmes et enfants, victimes eux-mêmes du climat, passent dans les charges.

Les Hollandais à Java, les Américains aux Philippines et à Panama, les Anglais aux Indes et à la Barbade ont mesuré scientifique-

ment la vitalité de leurs groupes de colons. Les Espagnols et les Portugais sont entrés depuis longtemps dans une voie dont les résultats méritent d'être étudiés...

Il faut maintenant serrer le problème des Français outre-mer de plus près et déterminer comment et par qui le résoudre. Car le but est fixé... et constitutionnellement même : Il s'agit de promouvoir un type d'homme nouveau dont nous savons qu'il ne l'a peut-être pas, dans l'ensemble, demandé, mais qui n'échappera pas à une évolution que nous préférons guider. Nous voulons le faire participer à la vie mondiale, mettre en valeur, avec lui, les ressources latentes de son pays, en lui garantissant une vie digne, indépendante et confortable.

Nous voulons qu'il soit l'outil de l'élévation de son niveau de vie.

Nous le voulons avec le sentiment d'un père pour ses enfants, dont le conseil est toujours présent et les sacrifices naturellement consentis sont un don à la famille, cette source de vie dont dépendent les nations.

Nous le voulons, et nous en, assumons la responsabilité.

Du choix de nos Blancs dépendra la réussite.

Daniel GODARD,

Ingénieur-Conseil A. M.

